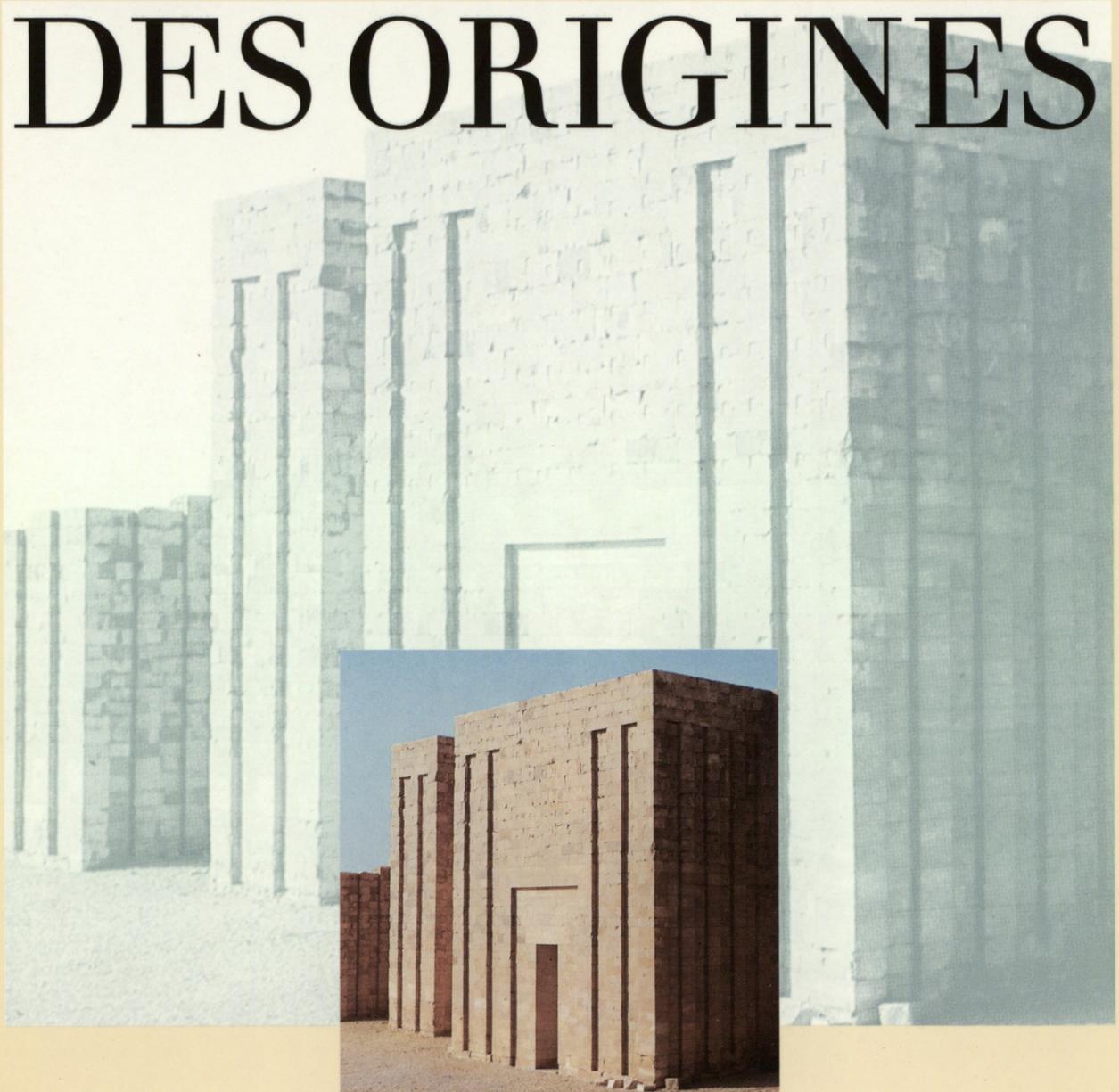

Seton Lloyd
Hans Wolfgang Müller

ARCHITECTURE DES ORIGINES



HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE
GALLIMARD / ELECTA

Extrait de la publication

Certains dictionnaires définissent simplement l'architecture comme l'« art de construire »; mais on s'accorde généralement à reconnaître que ce mot a pris aujourd'hui une signification plus précise, qui implique l'idée d'une conception d'ensemble, donc d'effets esthétiques particuliers, c'est-à-dire bien autre chose que la simple technique de la construction des édifices; on sera en effet amené à rechercher les premières manifestations, chez les peuples primitifs, d'une invention créatrice présidant à la conception des édifices. Les témoignages les plus lointains qui nous sont parvenus des premières expériences dans le domaine de l'architecture nous viennent de l'Anatolie et des régions bordant le désert de Syrie; ce sont donc les résultats des recherches archéologiques effectuées dans ces régions qu'il convient d'abord d'examiner. A l'origine, le désir de construire fut une des conséquences de ce qu'on appelle la révolution néolithique; il s'agit là d'une étape de transition dans le perpétuel devenir du comportement humain, au cours de laquelle aux tribus de chasseurs et d'habitants des cavernes succédèrent des communautés agricoles mieux organisées.

Cette phase commença probablement peu après l'an 10000 avant J.-C., et il est certain qu'elle se déroula dans des sites géographiques où poussaient les plantes qui, tout naturellement, devaient constituer la matière première de l'agriculture, et où vivaient les animaux sauvages qui allaient être domestiqués. Tel était le cas de ces zones semi-montagneuses et des plaines du Proche-Orient où ont été découverts les vestiges des premières communautés sédentaires et les traces d'une agriculture rudimentaire. Ainsi avons-nous quelques lueurs sur une population qui dut longtemps conserver le souvenir de la vie dans les cavernes et qui se trouvait pour la première fois placée dans la nécessité de construire des refuges ou des habitations artificiels. Les formes adoptées pour ces premières habitations répondaient à des considérations purement pratiques. Certaines des plus anciennes maisons connues, construites à Jéricho, et datant du VIII^e millénaire avant J.-C., étaient de plan circulaire et avaient une assise en pierre, peut-être surmontée d'une structure en argile. Il s'agissait probablement d'une imitation, dans des matériaux solides, des tentes ou autres abris provisoires utilisés au cours d'une période de nomadisme; ces constructions représentaient une phase intermédiaire entre l'habitat en caverne et le village. Les premiers matériaux utilisés sont intéressants à étudier. Les murs de pierre brute furent peut-être la solution la plus simple et la plus anciennement adoptée; mais on n'en trouve que dans des régions où la pierre est abondante. Ailleurs, on ne tarda pas à utiliser l'argile séchée au soleil, qui devint le matériau de construction le plus communément employé au Proche-Orient. On la mélangeait avec de la paille et on la découpait en pains que l'on disposait selon une technique semblable à celle du

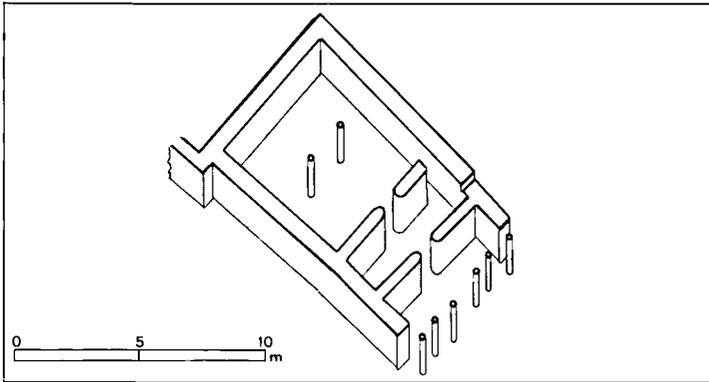
pisé et de *l'adobe*. Mais bientôt, cette méthode rudimentaire fut abandonnée pour l'emploi de briques préfabriquées coulées dans un moule rectangulaire en bois et séchées au soleil. Ce matériau permit la construction de maisons divisées en pièces rectangulaires simples et recouvertes d'un toit en bois.

Au cours du VII^e millénaire avant J.-C., désigné en archéologie sous le nom de période néolithique précéramique B, il semble que la construction en briques fit de notables progrès. Une autre innovation apparaît encore à Jéricho : la face intérieure des murs et les sols sont soigneusement badigeonnés d'un crépi rouge et dont la surface est polie au moyen d'une pierre lisse. Les jambages des portes étaient arrondis pour protéger les angles. Mais la plus remarquable découverte faite à cet endroit est le plan d'un édifice dont l'archéologue pense qu'il s'agissait d'un sanctuaire religieux. Là, on peut constater que, pour la première fois, le bâtiment a été conçu en fonction de sa destination rituelle. On y pénétrait par un portique en partie soutenu par des poteaux de bois, et deux portes en enfilade ouvraient sur le sanctuaire intérieur.

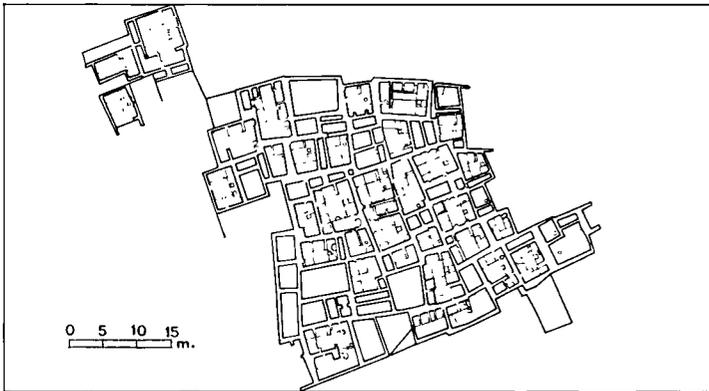
L'étude du site de Çatal Hüyük, près de Konya, en Anatolie du Sud, permet de nous faire une idée d'une architecture néolithique qui, bien que datée, elle aussi, du VII^e millénaire, est plus ancienne encore. A Çatal Hüyük, nous sommes en présence d'une véritable agglomération qui s'étend sur sept hectares environ. Les maisons, construites en briques séchées au soleil, forment un bloc compact, à la manière des cellules d'un gâteau de cire; mais elles se composent de plusieurs pièces rectangulaires semblables, uniquement accessibles du toit en terrasse par une échelle de bois. Les toits, qui communiquent entre eux, fournissent un espace utilisable par les habitants dans leur vie communautaire. Certaines constructions, probablement des sanctuaires, sont décorées avec soin de têtes ou de cornes d'animaux, vraies ou en plâtre. Les murs sont ornés de fresques colorées, repeintes après chaque nouveau crépissage; leurs motifs ressemblent beaucoup à ceux des peintures rupestres d'une période culturelle antérieure. Dans les maisons d'habitation, la salle de séjour principale contient une plate-forme surélevée, utilisée comme lit; généralement, le foyer se trouve au pied de l'échelle d'entrée, ce qui permettait à la fumée de s'échapper par l'ouverture pratiquée dans le toit.

A Çatal Hüyük apparaît une nécessité nouvelle : la protection contre les animaux sauvages, et aussi sans doute contre les attaques de communautés rivales. De l'extérieur, on pouvait accéder aux toits par des échelles amovibles; les murs extérieurs des maisons n'avaient ni porte ni fenêtre ouvrant au-dehors. A Jéricho, on trouve à la même époque un système de défense moins inhabituel, mais probablement plus efficace : les fouilles y ont mis au jour les ruines

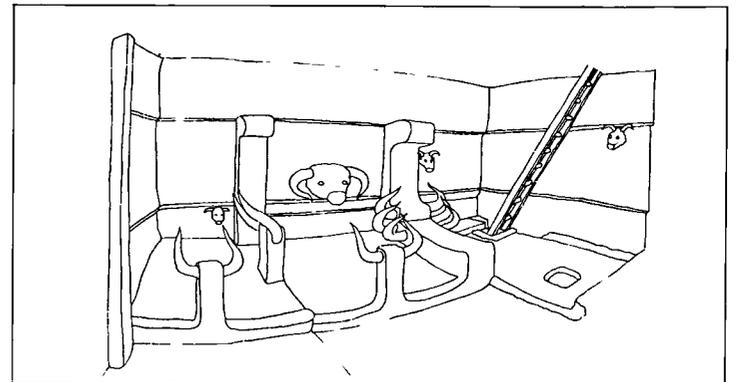
1. Jéricho. Perspective axonométrique d'un temple néolithique.



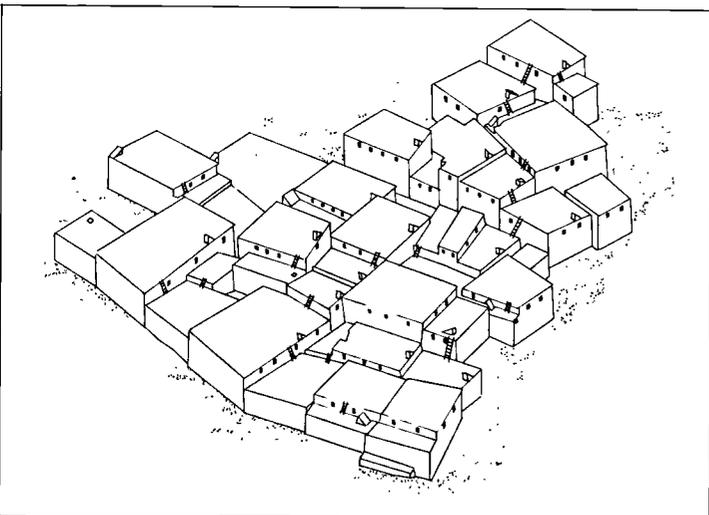
2. Çatal Hüyük. Plan des édifices du niveau VI B.



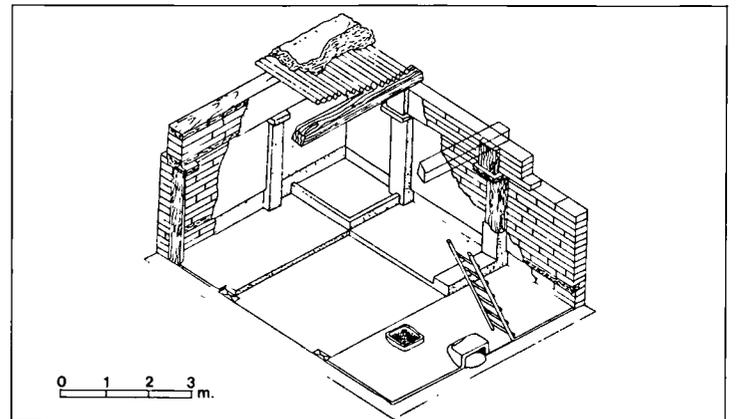
4. Çatal Hüyük. Partie sud-est du sanctuaire VI 14 (reconstitution).



3. Çatal Hüyük. Reconstitution partielle de l'ensemble du niveau VI B.



5. Çatal Hüyük. Salle principale typique (reconstitution).



6. Jéricho, vestiges de la tour circulaire.



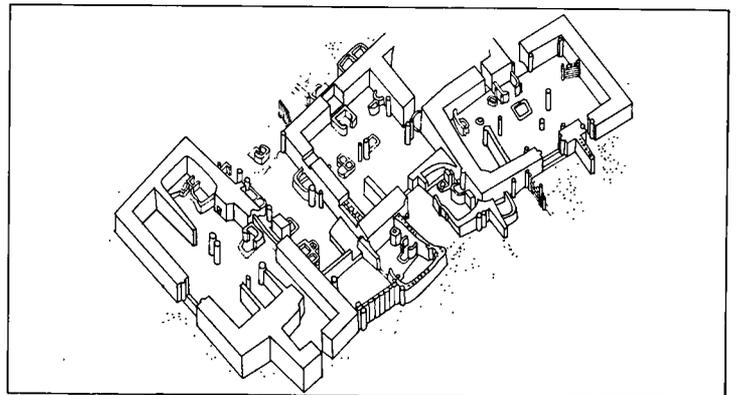
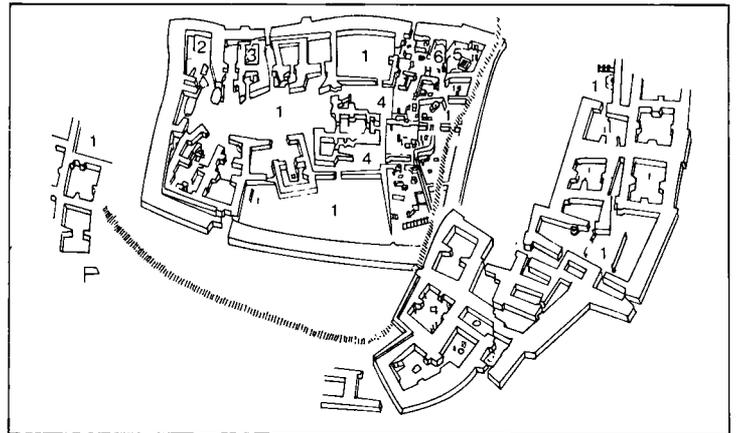
7. Khirokitia (Chypre). Reconstitution d'un village néolithique.

8. Hacilar. Perspective isométrique de l'agglomération fortifiée du niveau II A.

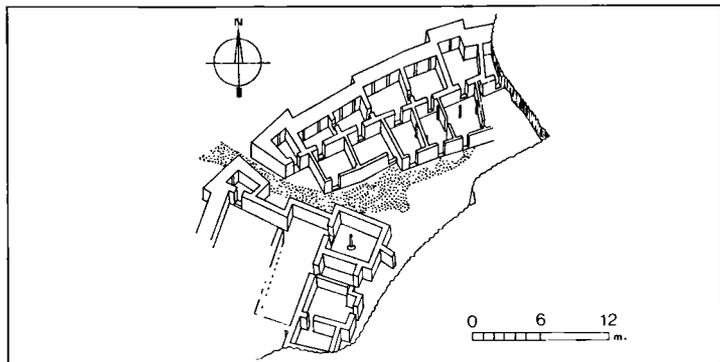
1 Cour / 2 Grenier / 3. Poste de garde / 4. Atelier de céramique / 5. Puits / 6. Sanctuaire.

9. Hacilar. Perspective isométrique d'une agglomération néolithique.

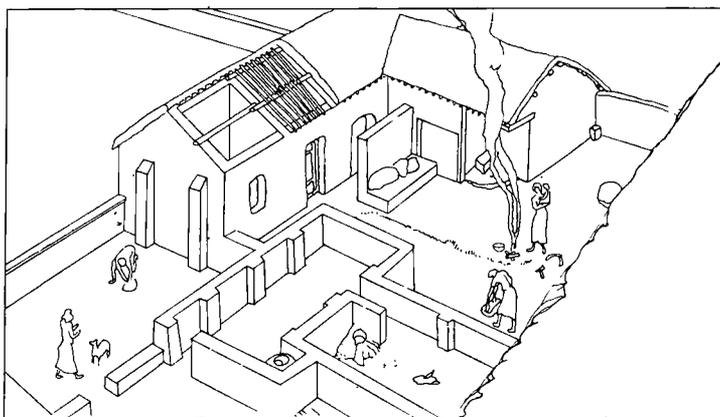
d'une grosse tour circulaire en pierre, qui atteignait près de huit mètres de diamètre, ainsi que les restes probables d'un mur fortifié qui lui était attenant. Il est intéressant de comparer ces vestiges à ceux d'une autre agglomération, contemporaine ou un peu plus récente, découverte à Khirokitia, dans l'île de Chypre, et qui semble avoir été dépourvue de tout moyen périphérique de défense. Là encore, on trouve des habitations de forme circulaire; elles sont coiffées d'un dôme de briques reposant sur une structure portante en pierre. A l'intérieur se trouve un plancher surélevé, soutenu par des piliers de pierre et accessible par une échelle de bois. Dans un autre site de l'Anatolie du Sud, à Hacilar, près de Burdur, on trouve encore d'autres exemples de cette double évolution de l'architecture primitive : la répartition des édifices selon un plan préconçu et la présence d'un système de protection commun. Une agglomération construite tout à la fin du néolithique présente un ensemble d'habitations de plan identique; le foyer élevé dans chacune d'elles est toujours flanqué de deux niches creusées dans le mur opposé à la porte d'entrée. Un peu plus tard, vers le milieu du VI^e millénaire avant J.-C., au début de la période dite chalcolithique, les habitations périphériques de la localité sont bâties l'une contre l'autre de manière à fournir une protection extérieure, et les murs sont, à leur base, renforcés par de solides contreforts intérieurs. Il n'est pas surprenant de trouver à Mersin (Cilicie) – compte tenu du niveau culturel plus élevé – une petite forteresse militaire d'une structure accomplie. Elle est construite en briques crues et repose sur une assise de pierre; la partie mise au jour présente une entrée dallée, flanquée de deux tours (premier exemple d'un dispositif qui ne tarda pas à se répandre par la suite), et un épais mur d'enceinte. A l'intérieur, accolées à la face interne du mur, se trouvent de petites constructions identiques contiguës, qui devaient servir de logements à la garnison. Chacune d'elles est pourvue de deux meurtrières ouvrant sur l'extérieur et d'un enclos partiellement recouvert d'un toit dans lequel pouvaient être entassées des réserves de pierres à fronde. L'habitation plus vaste qui se situe près de l'entrée était peut-être celle du commandant. Tous ces exemples se situent en Anatolie et au Proche-Orient; tous témoignent d'une conception architectonique fonctionnelle naissante, évidente seulement au niveau du plan d'ensemble. Au cours des premiers siècles de la période chalcolithique, certains de ces principes de construction s'étaient déjà répandus dans le nord de l'Irak. A Hassuna, à l'ouest du cours moyen du Tigre, on peut constater le passage du nomadisme à la vie en communautés agricoles sédentaires. Aux campements font place bientôt de petites fermes construites d'abord en pisé puis en briques crues. A Arpasiya, près de Ninive, il semble qu'il y eut un retour à un type de construction plus ancien : des maisons de forme circulaire, connues



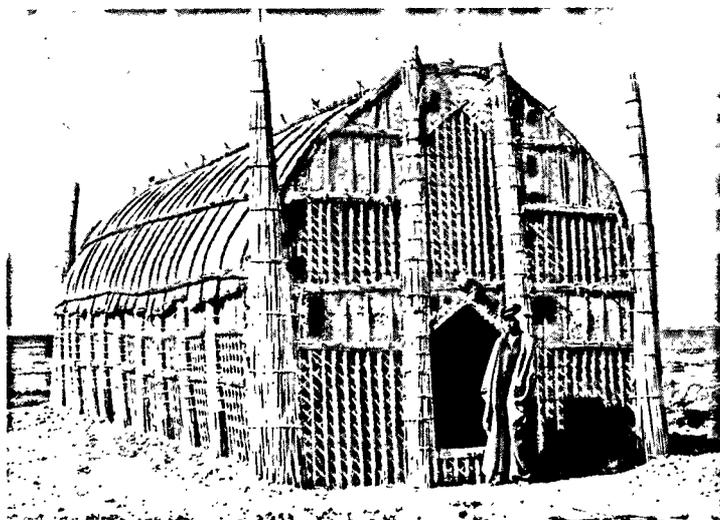
10. Mersin. Perspective isométrique d'une forteresse militaire.



11. Hassuna. Reconstitution d'une ferme.



12. Hutte en roseaux des Arabes de la basse Mésopotamie contemporaine.



sous le nom de « tholoï » et possédant un « dromos » rectangulaire, présentent une étroite ressemblance avec les tombes en forme de ruche que l'on trouvera à Mycènes trois mille ans plus tard. Abordons l'étude de la plaine alluviale du sud de l'Irak et de la région marécageuse qui se situe dans le nord du golfe Persique : cette zone est d'une grande importance puisqu'elle fut, vers 5000 avant J.-C., le berceau de la culture sumérienne et qu'elle a vu se développer les premiers éléments de l'architecture monumentale. Du point de vue géographique, la région dans laquelle s'établirent les premiers habitants arrivés en Mésopotamie du Sud constitue un cadre curieux. Ce cadre n'a pas changé en sept mille ans. Le pays est aujourd'hui habité par les Arabes des marais qui se livrent à la pêche et à l'élevage des buffles; ils vivent groupés dans des villages bâtis sur des îles basses, dans un paysage interminablement couvert de roseaux. Leur mode de vie ne semble pas avoir changé depuis la préhistoire : leurs maisons sont entièrement construites en roseaux et se composent de hautes et vastes chambres destinées aux hôtes, dont le modèle nous permet de mieux comprendre les formes de l'architecture pré- ou proto-sumérienne. On retrouve ces formes dans l'imagerie primitive des Sumériens, en particulier dans la représentation traditionnelle du temple. Lorsque les colons pénétrèrent dans l'intérieur des terres et commencèrent à employer des matériaux de construction plus durables, les premiers temples construits en briques crues rappelèrent très certainement les anciens édifices en roseaux. L'histoire de l'architecture sacrée de la Mésopotamie – qui atteignit son apogée avec les gigantesques ziggourats et les temples-palais de Sumer et de Babylone – commence avec cette période de la préhistoire, et le souvenir des lointains prototypes en roseaux demeure toujours présent.

A Eridu se trouvent plusieurs sanctuaires superposés, en briques crues, qui furent érigés entre la fin du V^e et le début du IV^e millénaire avant J.-C. Le premier d'entre eux est une chapelle minuscule, d'une surface de trois mètres carrés à peine; cependant, il possède déjà deux au moins des caractéristiques des temples plus récents : un autel situé dans un retraits qui fait face à la porte d'entrée, et devant lequel se trouve une petite table d'offrandes. Les générations successives ont perfectionné le plan primitif : elles ont conservé ces deux éléments, mais ont ajouté, de chaque côté du sanctuaire proprement dit, des salles latérales. Les nouvelles constructions étaient toujours érigées sur les ruines de la précédente : de cette manière, le temple se trouva rapidement surélevé sur une sorte de plate-forme et domina les maisons environnantes. Ce procédé trouva d'ailleurs, plus tard, une conclusion logique avec la construction des ziggourats. Autre caractéristique qui nous deviendra familière en étudiant les temples plus récents : le traitement des façades. Des pilastres et

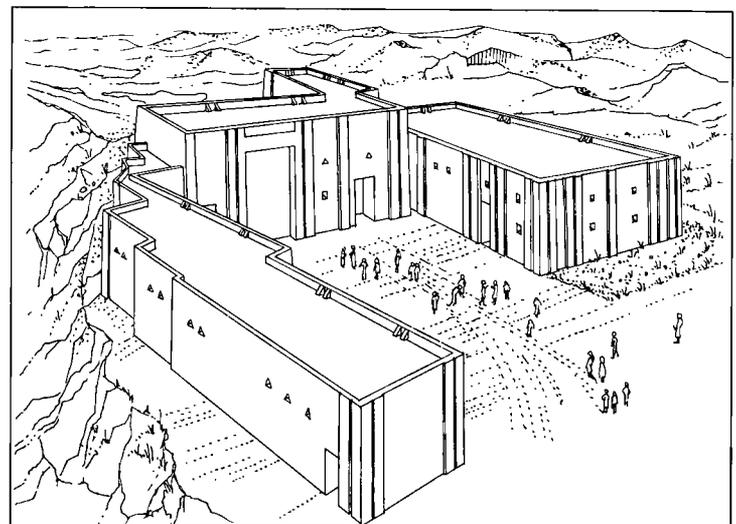
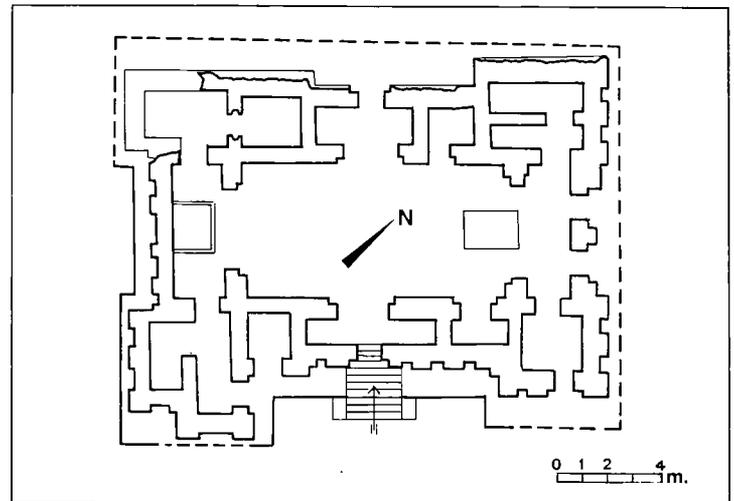
13. Vasque d'albâtre de l'époque proto-sumérienne représentant un temple sumérien traditionnel. Londres, British Museum.

14. Eridu. Plan du temple du niveau VII.

15. Tepe Gawra. Perspective de la reconstitution des temples.

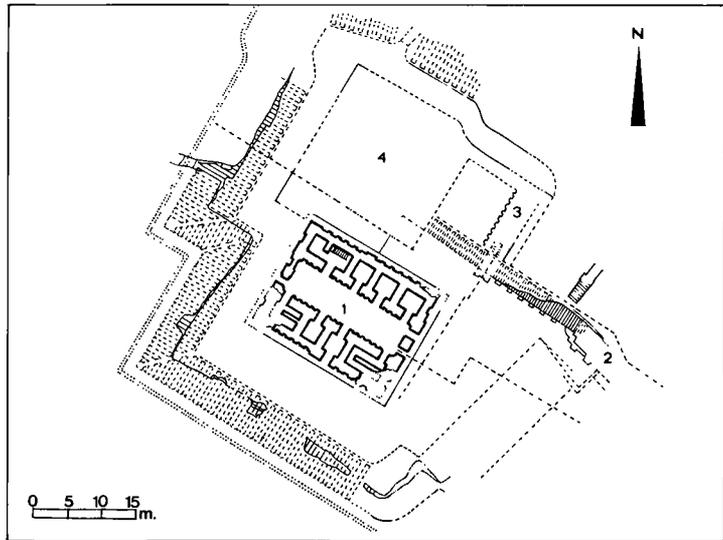
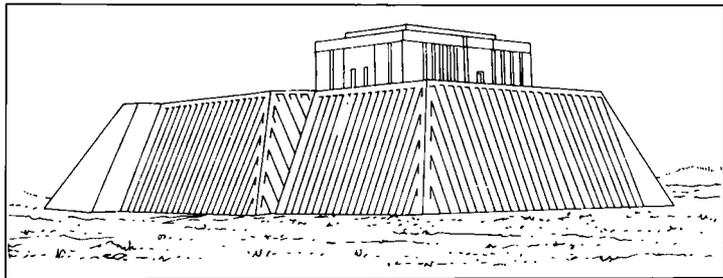
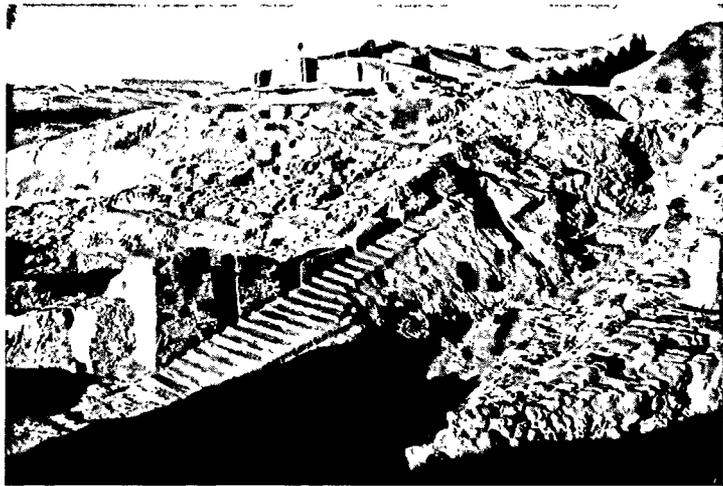
des redans permettaient de rompre la monotonie de murailles enduites de boue; l'origine de ce procédé remonte probablement aux anciennes constructions en roseaux. On retrouve d'ailleurs le souvenir de ce prototype archaïque dans un groupe de temples de la même époque, à Tepe Gawra, dans la région septentrionale de l'Irak où la culture proto-sumérienne s'était déjà répandue à la fin du V^e millénaire avant J.-C. A Gwara, les ruines accumulées des premiers édifices avaient formé un terre-plein couronné d'une sorte d'acropole, où trois temples très intéressants entouraient une cour à ciel ouvert. On n'en a retrouvé que le plan, à peu près identique pour les trois temples. Leur façade était rehaussée de pilastres dont la raison d'être nous échappe. Les murs sont d'une surprenante fragilité; des piliers plus solides, renforçant les murs à intervalles réguliers, devaient soutenir le poids des toits. Cette méthode de construction rappelle un peu l'emploi de bottes de roseaux pour soutenir la charpente de ces constructions légères. Ce type de façades à pilastres et redans constituera la caractéristique principale de l'architecture religieuse en Mésopotamie, que l'on retrouve jusque dans les édifices égyptiens de la même époque.

Le plan des temples mésopotamiens tend à prendre une forme définitive à partir des derniers siècles du IV^e millénaire avant J.-C. C'est le temps pendant lequel la culture de Sumer connaît son plus grand éclat. A l'architecture monumentale s'ajoute pour la première fois la sculpture, tandis que l'invention de l'écriture prépare la naissance prochaine de la littérature et des mathématiques, et qu'une nouvelle aptitude à l'organisation de la société donne naissance à l'archétype d'une cité-État. Uruk, l'Erech de la Bible, fut l'une de ces florissantes cités de Sumer, bien avant la période dynastique. Là encore, les fouilles archéologiques permettent de mesurer le progrès de l'architecture des temples. On a mis au jour à Uruk des vestiges au niveau du sol. Mais on y a retrouvé aussi les restes plus importants de deux édifices dont on a pu effectuer des reconstitutions plus précises. L'un d'eux, connu sous le nom de *Temple blanc*, et dont les fondements se trouvaient à douze mètres au-dessous du niveau de la rue, est au centre de la cité. Le soubassement (composé des ruines des édifices antérieurs) sur lequel il se dressait était revêtu de murs inclinés formant un coffrage de briques, et la partie extérieure des murs du temple conservait, en bas, entre les parties saillantes, des traces d'ornements. Il faut dire quelques mots du plan de l'édifice. Le sanctuaire rectangulaire, flanqué de salles latérales, est devenu traditionnel. Les fidèles y pénètrent par l'une de ces salles. Cependant, à chaque extrémité du sanctuaire proprement dit se trouvent d'imposantes portes, entraînant le déplacement de l'axe primitif de l'autel. Certains spécialistes ont expliqué ce fait en attribuant au temple « haut » la fonction d'un portique destiné au passage d'un



16. Uruk. Ruines du Temple blanc.

17. Uruk. Temple blanc, (reconstitution).

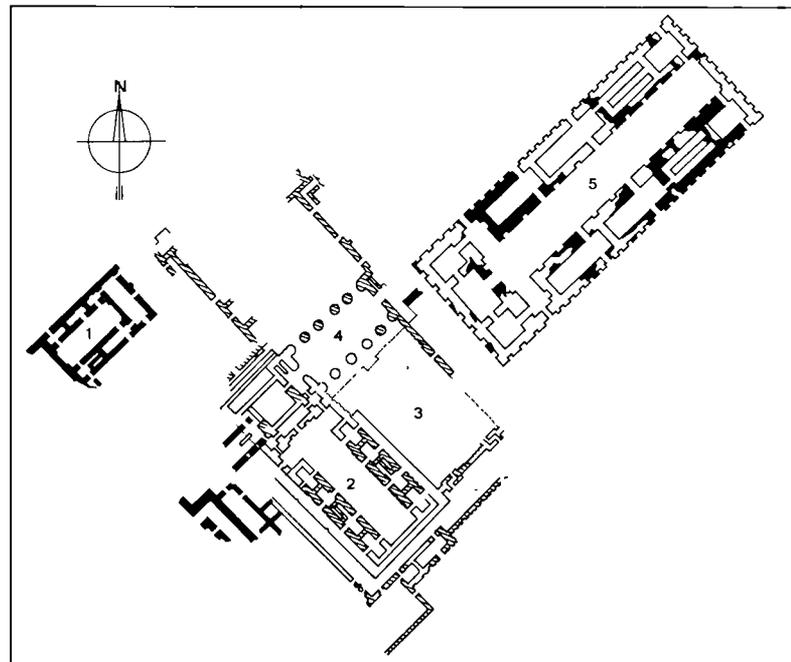
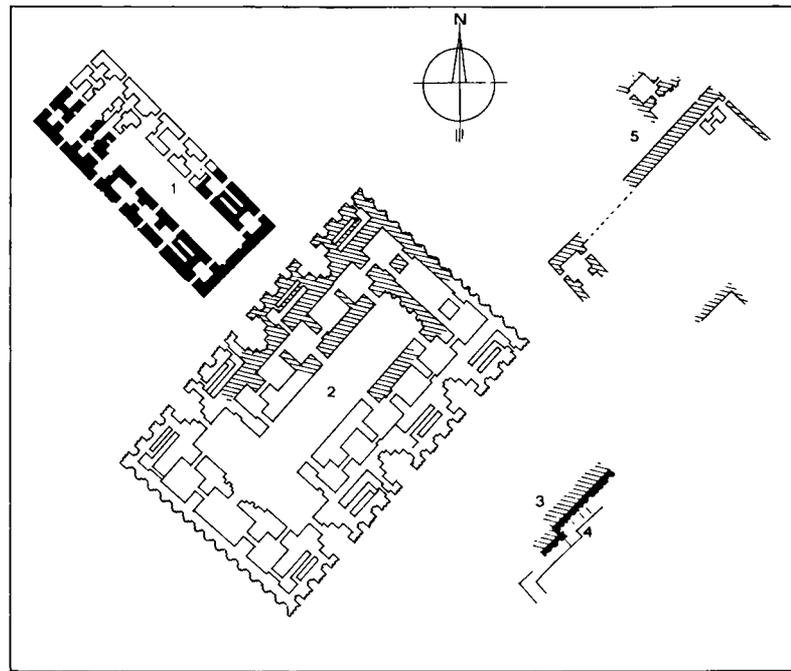


18. Uruk. Plan schématique de la ziggourat et du temple blanc.

1. Temple blanc / 2. Escalier / 3. Voie d'accès à l'escalier / 4. Terrasse.

19. Uruk. Plan des temples du niveau IV A du quartier d'Eanna.

1. Temple B / 2. Temple sur terrasse / 3. Cour des mosaïques de cônes / 4. Portique à colonnes / 5. Temple en pierre calcaire.



20. Uruk. Plan du temple des niveaux V-IV du quartier d'Eanna.

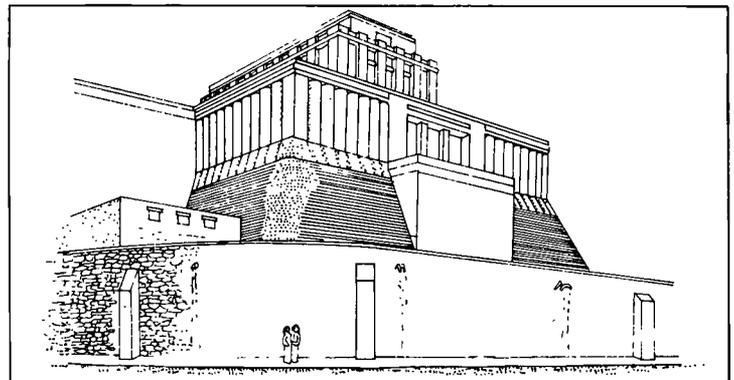
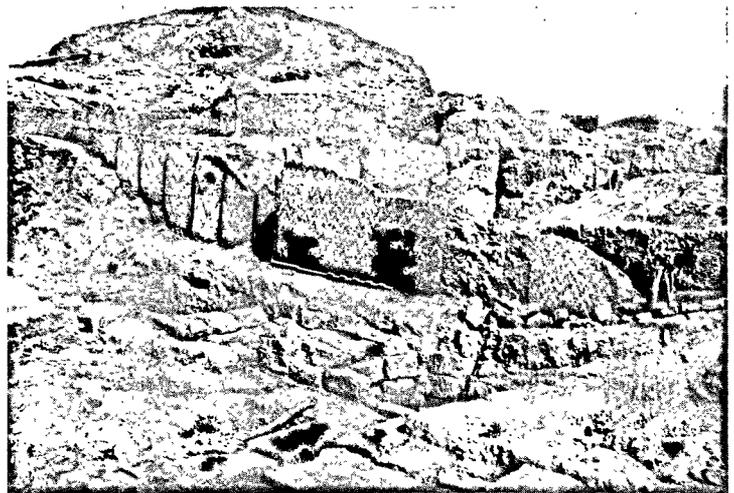
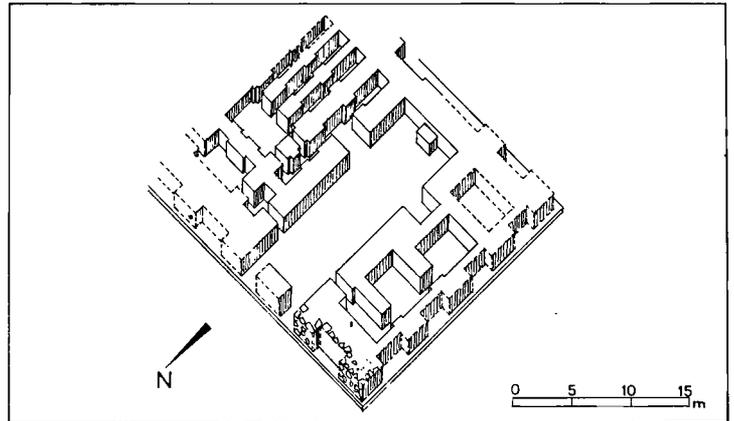
1. Temple B / 2. Temple sur terrasse / 3. Cour des mosaïques de cônes / 4. Portique à colonnes / 5. Temple en pierre calcaire.

21. Tell Bräk. Plan du « temple de l'œil ».

22. Uruk. Mur décoré de mosaïques dans la cour du temple.

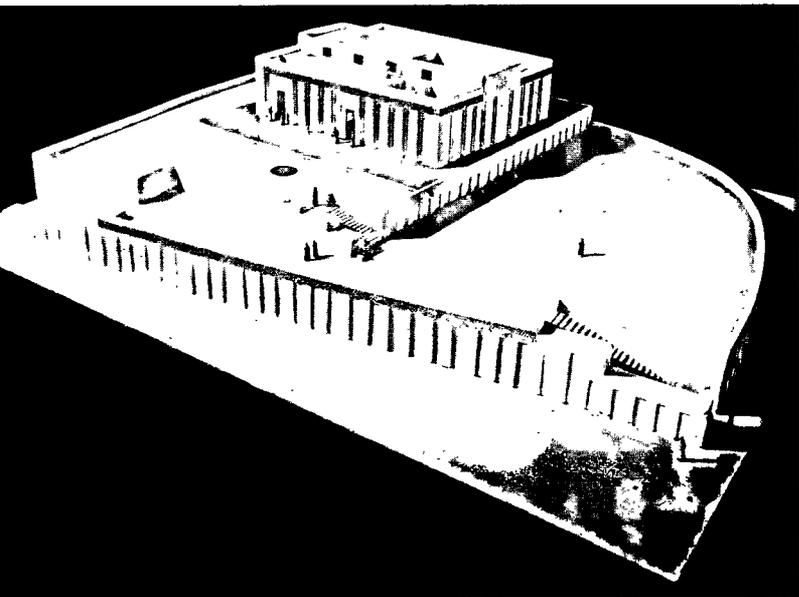
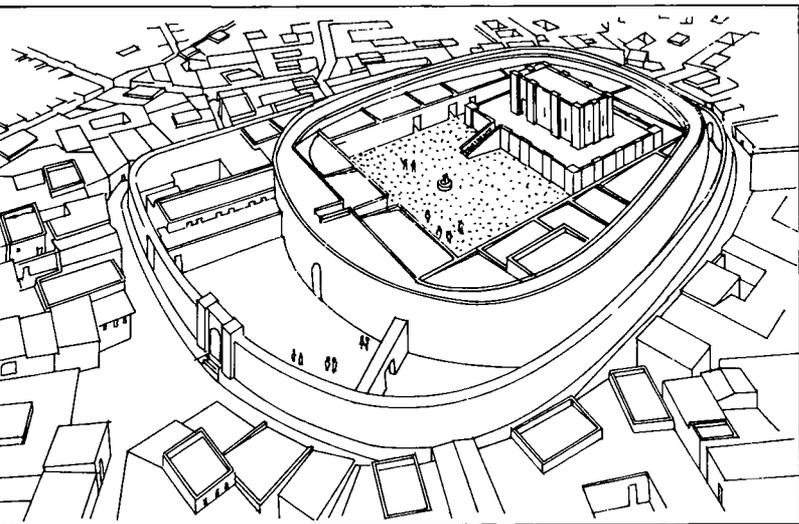
23. Eridu. Reconstitution du temple I.

Dieu lors de ses visites sur terre; ils ont émis l'hypothèse de l'existence d'une catégorie de temple « bas », où la présence du dieu aurait été symbolisée par une statue sacrée. On trouve des exemples de ce type dans le quartier d'Eanna, à Uruk toujours. Là subsistent en effet les infrastructures d'une demi-douzaine de temples; seul le sanctuaire central, parfois cruciforme, les différencie des édifices précédents; on retrouve un autre sanctuaire cruciforme qui date de la même période dans le site de Tell Brak, au nord de l'Irak. On trouve un autre exemple d'ensemble mieux conservé dans le quartier d'Eanna. Deux groupes de temples sont reliés par un extraordinaire portique, supporté par de colossales colonnes cylindriques de briques crues; ce portique s'ouvre sur une vaste cour à ciel ouvert; les murs sont décorés de colonnes engagées. Par ailleurs, un procédé original et ingénieux est ici utilisé pour la décoration intérieure des murs de l'édifice. On a plaqué sur la couche d'argile une mosaïque de petits cônes de terre cuite dont les bases, peintes de différentes couleurs, forment une succession de dessins géométriques. Les couleurs et la structure de ce revêtement donnent un caractère impressionnant à l'ensemble architectural, et leur combinaison témoigne d'un art digne d'un décorateur moderne. Ce procédé décoratif a été employé avec plus de raffinement encore dans le dernier temple d'Eridu cité plus haut. Dans ce dernier, les parapets, les façades, les garde-fous sont rehaussés de bandes de mosaïques parfois composées de cônes de gypse de près de vingt-cinq centimètres, dont l'extrémité était recouverte de cuivre poli. A Uqayr, dans le nord de la région de Sumer, on a utilisé pour la décoration intérieure des peintures murales plutôt que des mosaïques, dans un temple très semblable au *Temple blanc* d'Uruk. Les motifs ornementaux sont très proches de ceux qui figurent sur les cylindres de la même époque; pourtant, les léopards mouchetés qui ornent l'autel principal sont un thème inhabituel. Pendant les premiers siècles du III^e millénaire avant J.-C., Sumer entre dans une nouvelle ère, avec la fondation des premières dynasties. Dans le domaine de l'écriture, les idéogrammes primitifs font place aux caractères cunéiformes, qui constituent un véhicule plus pratique du langage. Les noms des rois sont maintenant conservés par écrit, ainsi que le compte rendu de certains événements politiques. Nous connaissons l'architecture des époques précédentes grâce aux temples, surtout. Mais, à partir de la période dynastique archaïque, il nous est possible aussi d'étudier quelques palais ou maisons particulières d'une structure plus simple. Les temples dérivent directement des édifices de la période protohistorique que nous venons d'évoquer. On n'a retrouvé que les vestiges de deux temples « hauts » (c'est-à-dire bâtis sur une haute terrasse) à Khafaje (Hafaga), à l'est de Bagdad, et à El Obeid près de la cité d'Ur. Dans les deux cas, il n'est rien resté du temple lui-même, mais



24. Khafaje. Reconstitution du temple ovale.

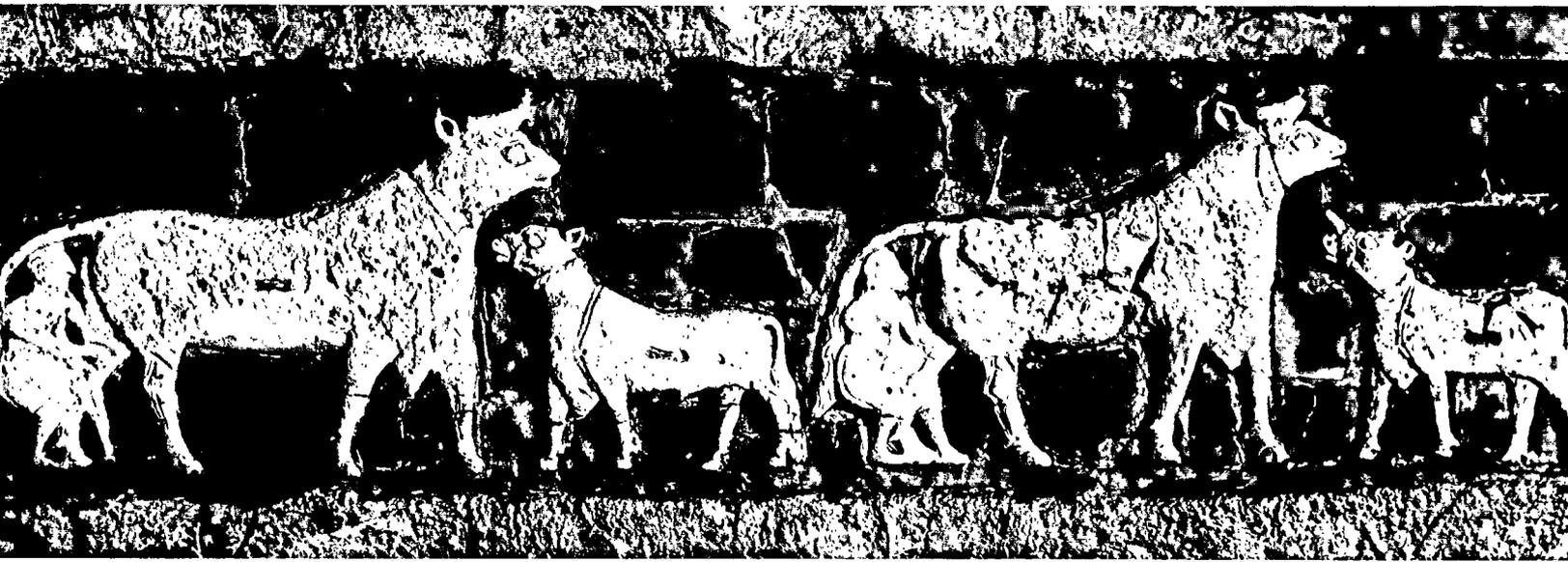
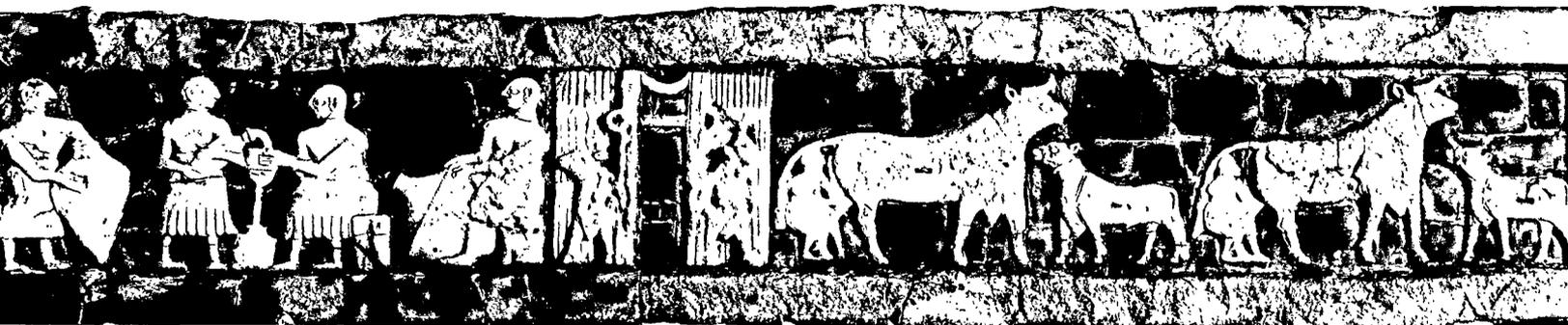
25. Uqayr. Maquette reconstituée du temple à peintures. Bagdad, Irak Museum.



26-28. Frise dite de « la laiterie ». Décoration du temple d'al-'Ubayd. Bagdad, Irak Museum.

les terrasses présentent un certain intérêt. Elles étaient entourées d'un mur extérieur ovale, qui délimitait une enceinte sacrée qui fut, plus tard, l'objet d'aménagements. A en juger par les rares vestiges retrouvés à Ur et à Kis, il paraît probable que, vers la fin de cette période, ces hautes terrasses avaient déjà atteint la dimension des futures ziggourats; malheureusement, dans ces deux sites, les reconstructions successives ont rendu impossible l'étude des niveaux plus anciens. Il existe un site qui fournit de précieuses indications, du moins en ce qui concerne la décoration extérieure des sanctuaires bâtis à l'époque dynastique archaïque. Il s'agit d'El Obeid, où une importante quantité des ornements des façades est tombée, ou a été enlevée lorsque le temple fut détruit. Ici, la haute terrasse revêtue de briques crues était accessible par un escalier à degrés de pierre. C'est dans l'angle formé par l'escalier et la plateforme qu'on a découvert ces vestiges d'ornementation, entassés sans ordre. Il s'agit de fragments de deux colonnes isolées, faites de troncs de palmier recouverts d'une mosaïque de pierres de couleur et de nacre. On pense qu'à l'origine ces colonnes soutenaient l'imposant panneau de cuivre martelé aujourd'hui conservé au British Museum, qui représente un aigle léontocéphale reliant deux cerfs. On a également retrouvé deux lions de cuivre gardant l'entrée, quelques bœufs, eux aussi en cuivre, d'autres bœufs, plus petits, à tête saillante, sculptés en relief, et des frises d'animaux et d'oiseaux sculptés dans des coquilles de nacre ou du gypse peint, enchâssés dans un fond de bitume. De nombreuses hypothèses ont été avancées à propos de l'ensemble architectural dont pouvaient faire partie ces objets, mais les reconstitutions qui ont été tentées jusqu'ici sont assez peu convaincantes. Quant aux temples « bas » (c'est-à-dire construits au niveau du sol), les meilleurs exemples en sont peut-être ceux que l'on trouve dans des sites tels que Khafaje, près de la Diyala et de ses affluents. Dans ces établissements, tous fondés à la fin de l'époque protohistorique, on a mis au jour un nombre de temples qui permet de reconstituer l'évolution de l'architecture sacrée au cours de la période dynastique archaïque. La partie principale du temple est toujours constituée par l'ancien sanctuaire rectangulaire situé au centre, avec son autel et sa table d'offrandes, et dont l'entrée se trouve sur un axe transversal; mais on a ajouté, aux salles latérales et aux escaliers menant au toit en terrasse, une avant-cour entourée d'édifices annexes (Khafaje, temple de Sin). Ailleurs, par exemple à tell Agrab, le temple forme un ensemble symétrique dont l'enceinte, soutenue à l'extérieur par des contreforts, renferme, outre le temple principal, quelques sanctuaires moins importants.

Examinons des édifices plus modestes, les maisons d'habitation des familles sumériennes. Certaines de ces maisons, retrouvées parmi des ruines qui remontent à la période dynastique archaïque,

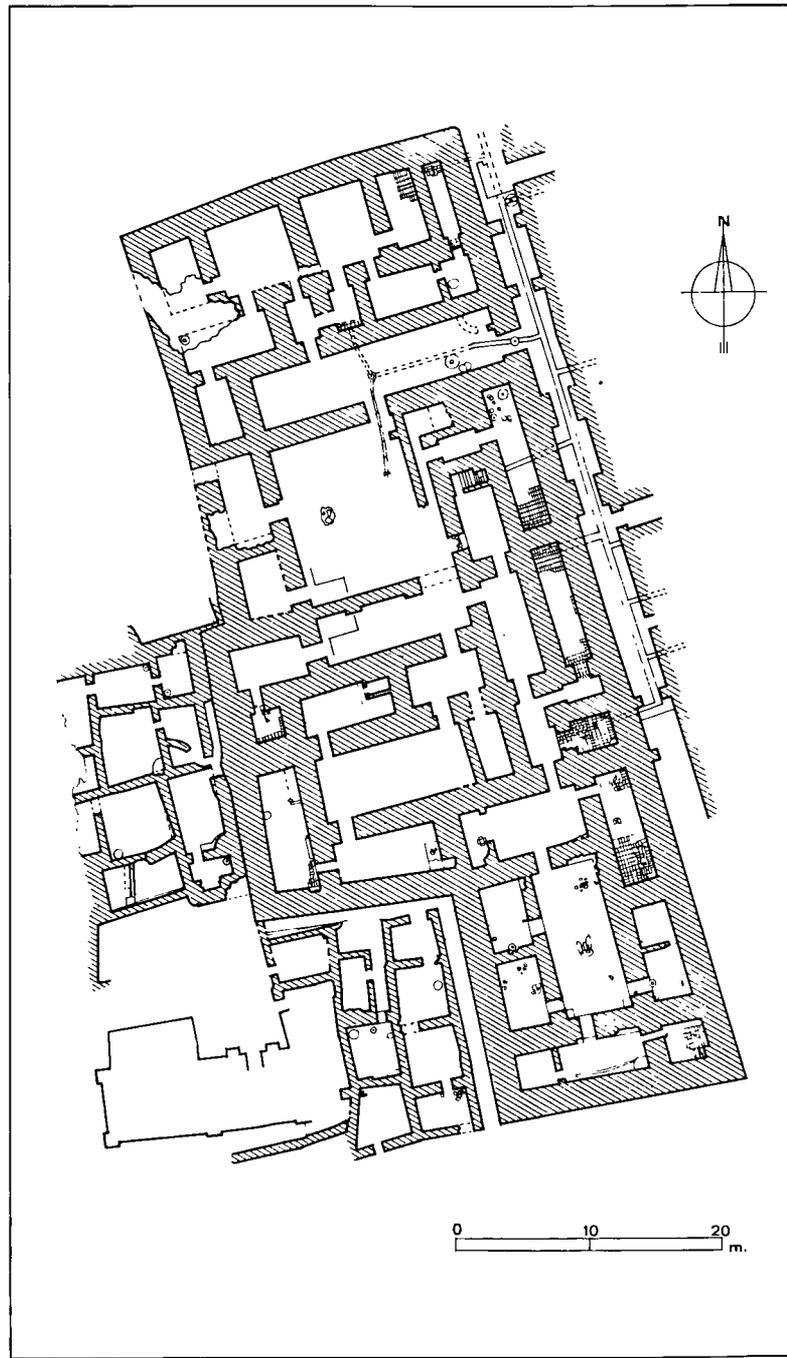
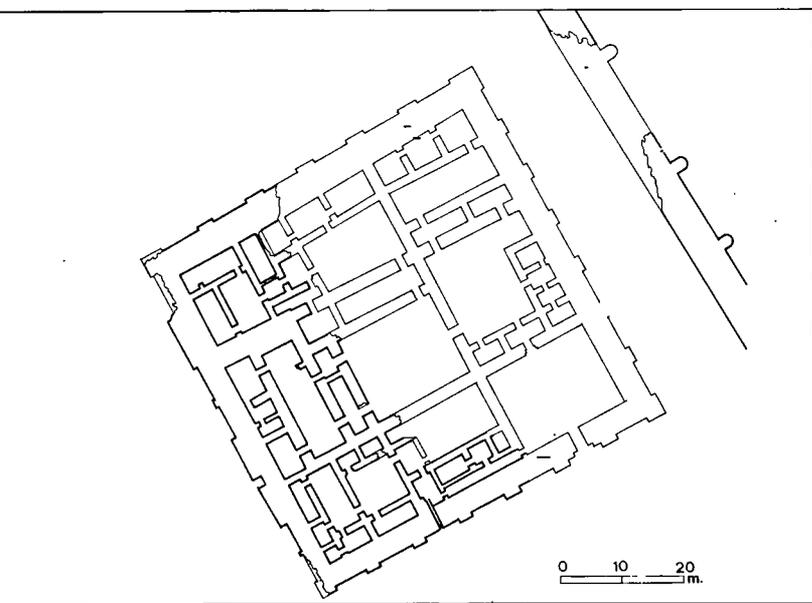
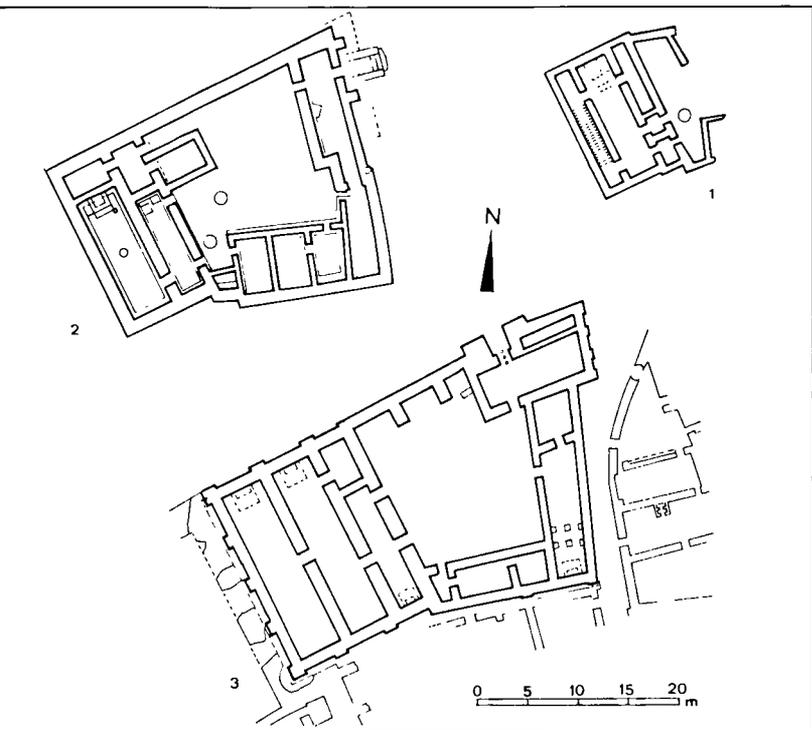


29. Khafaje. Plan du temple de Sin, niveaux I, VI et X.

1. Niveau I / 2. Niveau VI / 3. Niveau IX.

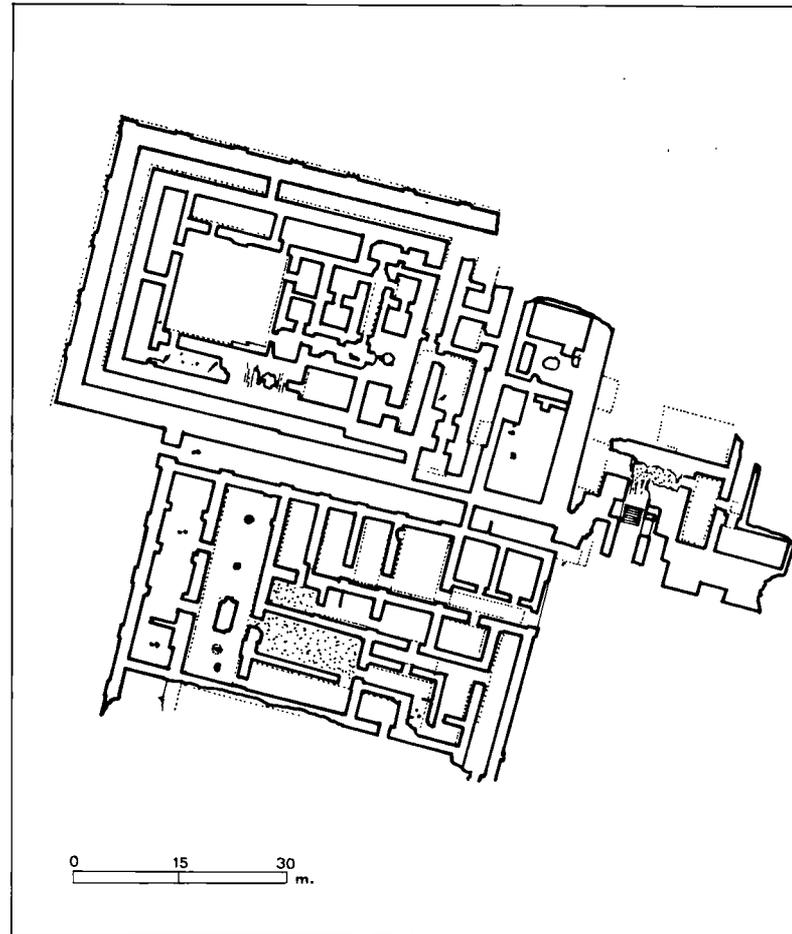
30. Tell Agrab. Plan du temple de Shara.

31. Tell Asmar. Plan du palais accadien et des édifices de la même époque.



ont déjà fait l'objet d'études. Selon une tradition qui, jusqu'à une époque récente, était très vivante au Proche-Orient, les pièces sont disposées autour d'une cour intérieure centrale qui leur permet de recevoir de la lumière. On ne sait pas s'il arrivait parfois à cette cour d'être couverte d'un toit, et si la lumière passait par des claire-voies. Les fenêtres étaient toujours intérieures, parfois protégées d'une plaque de terre cuite percée de trous. Les portes étaient surmontées de linteaux en bois ou d'arcs en briques. Les toits en terrasse étaient faits de troncs de palmier et de roseaux recouverts de terre et enduits de boue. La technique de la construction en brique de cette époque mérite d'être signalée, puisqu'on l'utilisait aussi dans l'édification de bâtiments publics. Les briques étaient faites dans un moule en bois à quatre côtés que l'on posait sur une surface plane; on n'enlevait pas l'argile qui dépassait du moule, mais on l'arrondissait simplement à la main, ce qui donnait à la brique cette forme en « miche de pain » que l'on appelle techniquement plano-convexe. Les briques étaient généralement disposées de chant et en diagonale, de manière à former des motifs en arêtes de poisson sur la façade du mur. Cette technique permet d'identifier à coup sûr les édifices de cette époque. Dans le plus vieux quartier de la cité sumérienne de tell Asmar (Esnunna) se trouve un édifice de dimensions imposantes, construit autour de trois cours indépendantes, et que l'on peut difficilement considérer comme un palais, bien qu'il ait été tard reconstruit sur une plus grande échelle. Comme il ne présente pas les caractères distinctifs d'un édifice public, nous examinerons plutôt le complexe de Kis connu sous le nom de « Palais A », là, deux bâtiments semi-indépendants sont enclos dans une muraille à solides contreforts. Le plus grand est séparé de cette muraille par un couloir défensif; ses pièces sont disposées avec une symétrie rigoureuse autour d'une cour carrée, mais leur disposition ne permet malheureusement pas d'en comprendre la destination. Il en est de même du second bâtiment qui se compose, quant à lui, d'une longue salle rectangulaire dont le toit reposait sur quatre colonnes circulaires de briques crues, et d'une loggia à colonnes de même type. Dans ces deux édifices on a retrouvé de nombreux fragments de figures gravées sur des coquilles de nacre ainsi que sur d'autres matériaux; mais ils sont trop petits pour avoir fait partie de l'ornementation.

Parvenus à la fin de la période dynastique archaïque, nous sommes renseignés avec plus de précision sur les temples que sur les autres édifices. Jusqu'à cette époque, la brique crue a constitué le matériau de construction habituel, ce qui est aisé à comprendre si l'on se souvient que la pierre est totalement absente de la plaine alluviale de l'Irak du Sud. Elle est cependant parfois utilisée dans les cités situées à la périphérie de la plaine. A Eridu, le terre-plein sur lequel se dresse la ville est entièrement entouré d'un mur de sou-



tènement en pierre, et la terrasse du temple est également renforcée par un coffrage de pierre. Dans certains tombeaux du cimetière royal d'Ur, on a employé aussi la pierre, ce qui permettait la construction d'arcs et encorbellement et de voûtes primitives.

LA PÉRIODE DYNASTIQUE

Au cours du ^{xxiv}e siècle avant notre ère, les cités-États de Sumer furent réunies sous l'autorité d'une dynastie sémitique fondée par le roi Sargon d'Akkad. On sait très peu de chose sur l'architecture de cette période, car on n'a jamais pu localiser avec précision la capitale de Sargon à Akkad. Cependant il est certain que les souverains d'Akkad reconstruisirent ou restaurèrent des sanctuaires sumériens anciens, et les fouilles ont mis au jour deux édifices de cette période

33. Tell Brak. Plan du palais de Naram-Sin.

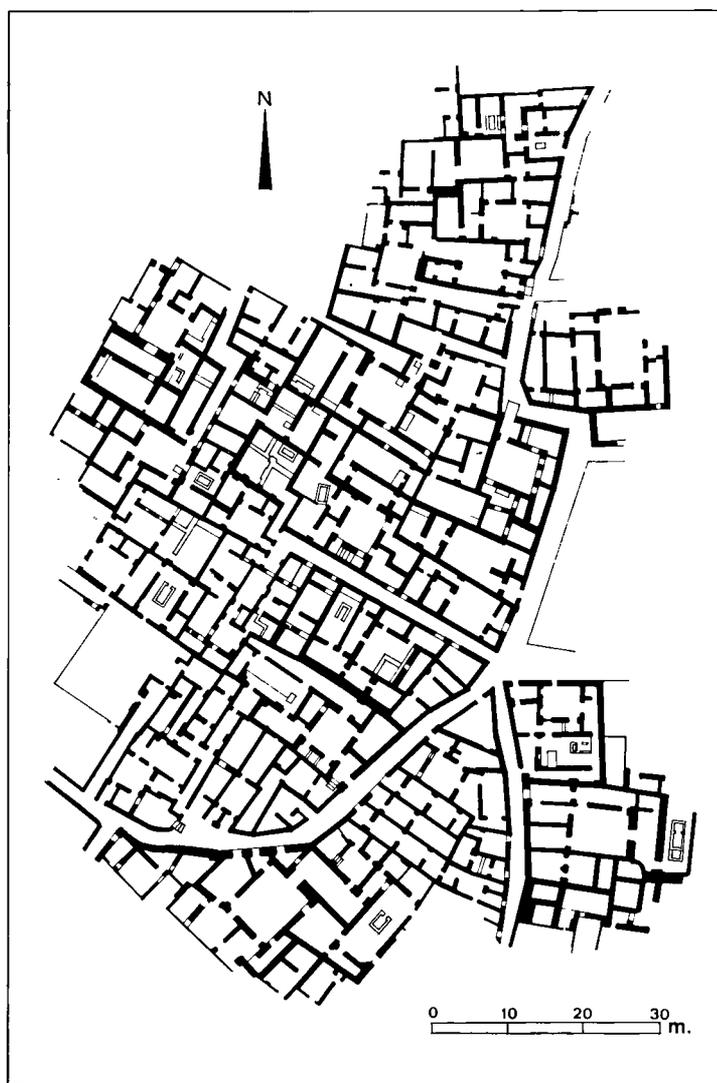
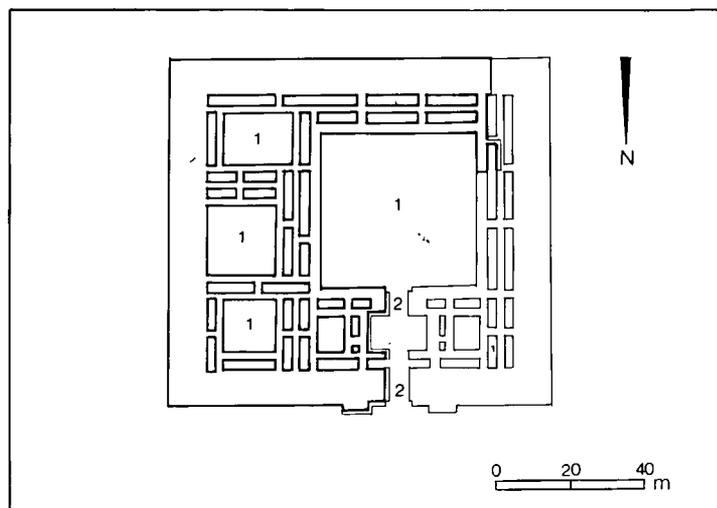
1. Cour intérieure / 2. Entrée reconstruite.

34. Ur. Plan de la ville.

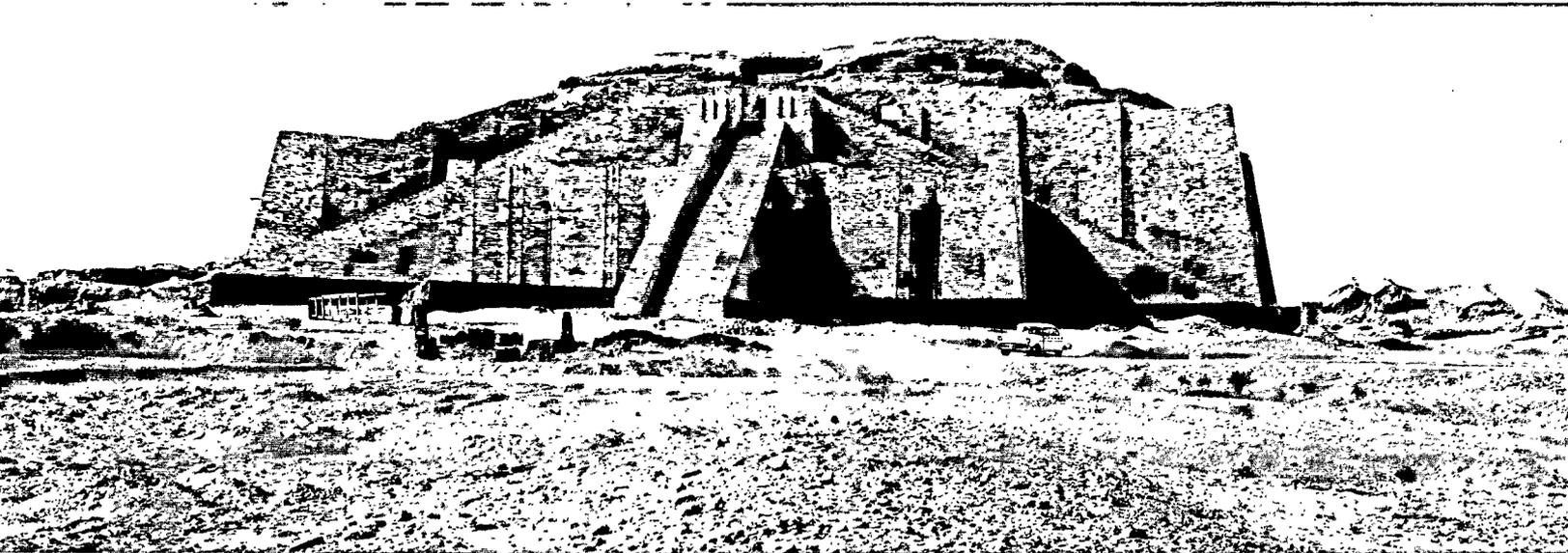
qui présentent de l'intérêt. Il s'agit d'abord du *palais* de tell Asmar, qui fut reconstruit pendant cette période dans des dimensions impressionnantes. On peut y distinguer trois parties différentes. L'archéologue qui dirigea les fouilles a émis plusieurs hypothèses quant à leur destination respective : la première constituerait un appartement privé, comprenant des salles de réception publiques; la deuxième, une aile réservée aux femmes; la troisième, le logement des domestiques. Chaque partie comprenait des lieux d'aisance et des salles de bains; un système complexe d'écoulement des eaux usées aboutissait à un égout voûté, situé le long d'un des côtés de l'édifice. Un autre spécialiste a identifié cette construction comme une manufacture, ou le siège d'une « corporation ».

Le palais de Naram-Sin à tell Brak, au nord de l'Irak, est un édifice de la même période plus facile à identifier. Cet ensemble carré et solidement fortifié peut être considéré à coup sûr comme un quartier général militaire. Il se compose d'une vaste cour intérieure et de longues salles rectangulaires disposées autour de plusieurs cours secondaires. Telle est la seule hypothèse satisfaisante qu'on a pu émettre sur la destination de cet édifice dont seul le plan a été dégagé.

Après la chute de l'empire akkadien, vers 2230 avant J.-C., la culture sumérienne connut une remarquable renaissance sous les rois d'Ur de la troisième dynastie : on reconstruisit alors d'anciennes cités, et on restaura leurs sanctuaires. Le phénomène architectural le plus intéressant de cette période est le plan d'ensemble de la ville d'Ur. Cette forteresse épousait la forme de la colline sur laquelle elle était bâtie; les flancs du monticule furent alors renforcés pour soutenir le poids de la puissante citadelle. La muraille, dont il ne reste que très peu de vestiges, protégeait les principaux quartiers résidentiels, ainsi que deux ports intérieurs auxquels pouvaient accéder les bateaux qui naviguaient sur l'Euphrate. Les édifices publics importants (temples et palais) étaient enclos dans une enceinte sacrée formée de deux murs entre lesquels se trouvaient des entrepôts. L'élément le plus intéressant de cet ensemble était la grande ziggourat édifée sur sa haute terrasse. On y accédait par une vaste cour intérieure dont les quatre côtés comportaient chacun une porte flanquée de tours. Cette ziggourat, la mieux conservée et peut-être la plus connue de toutes celles qui furent élevées dans les cités sumériennes, mérite une description détaillée. Construite au-dessus des temples de la période dynastique archaïque, elle se compose de trois étages de taille décroissante auxquels on accède grâce à un système complexe de larges escaliers. Au centre se trouve bien entendu un *temple haut* qui occupait le sommet; malheureusement, ce temple a, comme ailleurs, disparu, et l'on ne peut qu'émettre des hypothèses quant à sa forme. Pour le reste, la reconstitution faite par Sir



35. Ur. Ziggourat du dieu de la lune.
Façade nord-est, montrant l'escalier
d'accès, en partie reconstitué.

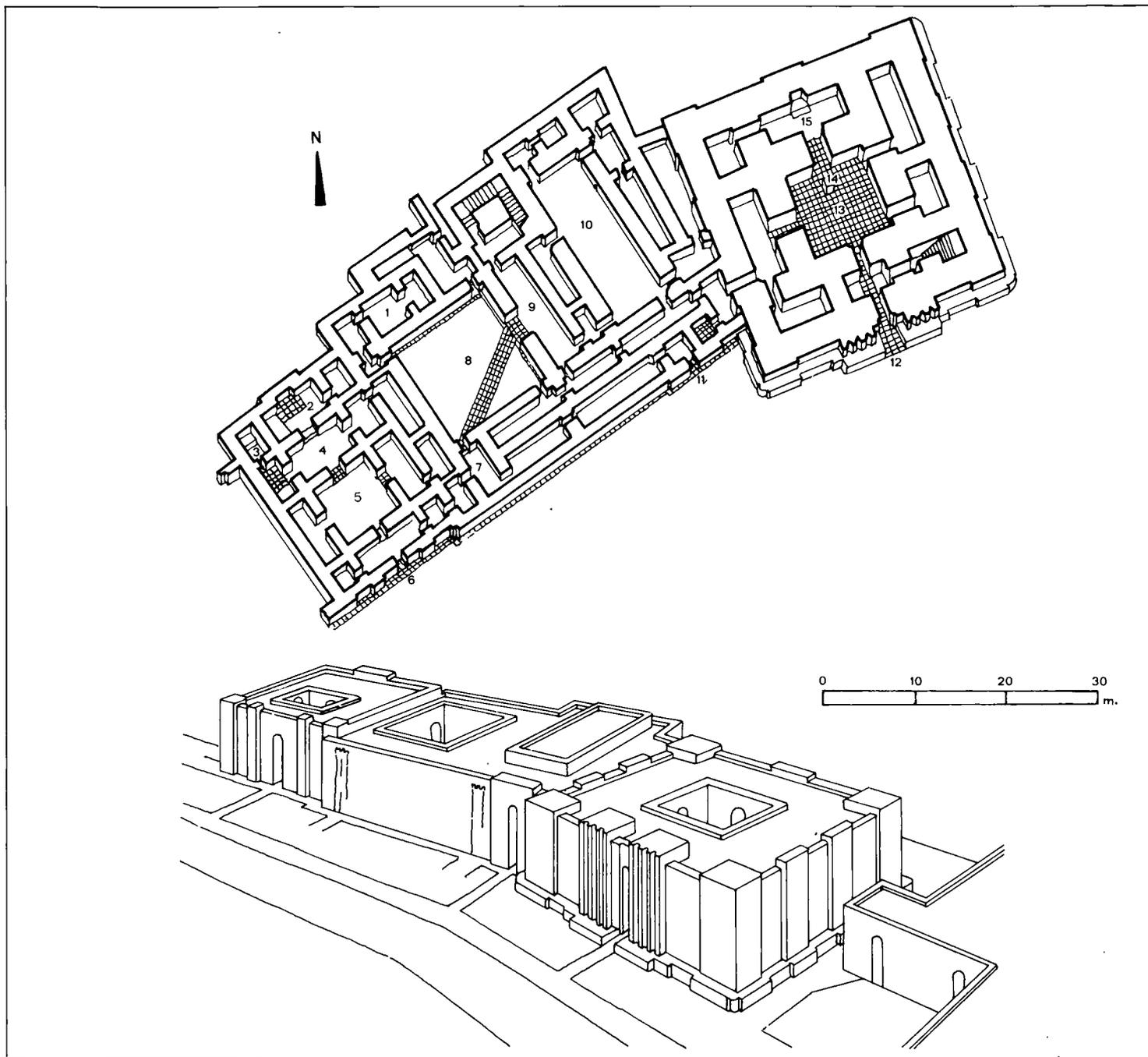


36. Ur. Mausolée de la troisième
dynastie.



37. Tell Asmar. Temple de Susin
et palais des gouverneurs, plan
et reconstitution.

1. Appartement privé / 2. Cella / 3. Cabinet /
4. Ante-cella / 5. Cour de la chapelle / 6. Entrée
principale de la chapelle du palais / 7. Table à
ablutions / 8. Cour du palais / 9. Salle du trône /
10. Grande salle / 11. Entrée principale du palais /
12. Entrée principale du temple / 13. Cour du temple /
14. Autel / 15. Cella



Leonard Woolley après le dégagement de l'ensemble est parfaitement convaincante. Voici la description qu'il en donne : « L'ensemble architectural d'Ur-Nammu, qui se trouvait sur l'emplacement d'une ziggourat plus ancienne et de dimensions plus réduites, forme un rectangle d'environ soixante-cinq mètres de long sur quarante-cinq de large; sa hauteur était probablement d'un peu plus de vingt mètres. Les quatre angles sont orientés vers les quatre points cardinaux. La construction se présente comme un bloc massif de maçonnerie en briques crues, recouvertes d'un coffrage de plus de deux mètres d'épaisseur en briques cuites liées par du bitume (...). Les murs, soutenus par des contreforts larges et peu profonds, sont fortement inclinés vers l'intérieur, ce qui donne à l'édifice un aspect particulièrement robuste. Il est intéressant de noter que la base des murs ne forme pas une ligne droite, mais convexe, ce qui renforce encore le caractère massif de l'ensemble. » Woolley avance l'hypothèse que cette forme a été volontairement adoptée pour des raisons esthétiques (mais on pourrait aussi bien y voir une conséquence du travail de cette lourde masse de briques); il remarque également que la structure était renforcée par des couches horizontales de roseaux, placées à intervalles réguliers, et dont parfois la combustion spontanée endommageait l'édifice – qui, par ailleurs, était muni de nombreuses chantepleurs destinées à dissiper l'humidité, et de canaux pour le drainage des eaux de pluie.

Les édifices aujourd'hui visibles dans l'enceinte centrale d'Ur sont peut-être moins intéressants du point de vue architectural, dans la mesure où l'on n'en a dégagé que les plans; pour bien en comprendre la destination, il nous faudrait mieux connaître les rites religieux et l'organisation hiérarchique de Sumer. Les deux plus grandes constructions sont d'énormes édifices carrés, qu'à défaut d'un terme plus précis nous appellerons *temples-palais*. Un troisième bâtiment constitue certainement un palais, tandis qu'un autre, de plan asymétrique, se dresse sur une plate-forme accessible depuis la terrasse de la ziggourat, et contient un *trône du jugement* qui fait face à une cour à ciel ouvert. Du point de vue de la structure proprement dite, le grand mausolée des rois de la troisième dynastie, qui se situe hors de l'enceinte (contre son angle extérieur est), présente davantage d'intérêt. Les chambres funéraires étaient souterraines, de sorte que leurs voûtes en briques et leurs arcades en ogive – toujours sur le principe de l'encorbellement – sont relativement bien conservées. Au-dessus de ces chambres se trouvent les vestiges des chapelles funéraires dont la disposition, qui répondait à un rituel compliqué, est difficilement explicable.

Il semble plus facile d'identifier, d'après son plan, un groupe d'édifices situés à tell Asmar, près de la rivière Diyala, que l'on connaît sous le nom de *temple de Gimulsin* et *palais des*

Gouverneurs. Cet ensemble représente la transition entre la troisième dynastie d'Ur et le régime qui suivit au début du II^e millénaire avant J.-C., à l'époque où Sumer se divisa de nouveau en principautés rivales. L'ensemble comprend un temple principal, dédié à un roi d'Ur déifié, et le palais du vice-roi, avec sa chapelle privée consacrée au culte d'une divinité locale. On remarque immédiatement que le plan des temples répond à une formule nouvelle, typique, à partir de cette époque, de l'architecture mésopotamienne. L'édifice se développe autour d'un seul axe, qui, partant de la porte d'entrée flanquée de deux tours, passe par la cour intérieure située au centre et traverse le sanctuaire avant d'aboutir à l'autel principal où se dresse la statue du dieu. Quant au palais attenant, il comporte des salles de réception qui en constituent la partie la plus intéressante; on retrouvera de telles salles dans tous les palais babyloniens des époques postérieures. On entre dans la *salle du trône* par une porte qui s'ouvre dans l'un des longs murs; d'autres portes, plus petites, conduisent à la *chambre du conseil*; les pièces attenantes servaient de salles de repos et un escalier conduisait au toit en terrasse. Après la chute d'Ur, cet ensemble fut reconstruit à plusieurs reprises par les gouverneurs indépendants d'Es; mais les ruines du temple principal furent bientôt incorporées au palais, puisque le temple avait perdu sa destination primitive. On a tenté de faire de sa forme originelle une reconstitution célèbre, qui reste sujette à caution; les différentes hypothèses ne prêtent d'ailleurs guère à discussion, faute d'éléments d'appréciation. Nous y reviendrons plus loin à propos d'édifices qui datent de périodes plus récentes et mieux connues. Il nous faut pour l'instant nous en tenir aux faits évidents. Les murs, par exemple, sont faits de grandes briques crues prismatiques, revêtues sur leurs deux faces d'un enduit de boue. Les façades sont encore décorées de pilastres et de tours sillonnées de multiples canelures verticales. Les briques cuites au four sont uniquement utilisées pour le dallage et liées par du bitume pour les parties des murs enduites d'un crépi à base d'eau. Les deux premiers siècles du II^e millénaire avant J.-C., qui précédèrent l'unification de la Mésopotamie sous le règne d'Hammourabi de Babylone, fournissent deux exemples uniques de l'architecture de cette époque : un temple et un palais. Le temple, imposant ensemble à Ischali, site de la Diyala, était consacré au culte d'une déesse appelée Istar-Kititum. Il se compose de trois parties (dont chacune est un temple indépendant, avec ses cours intérieures et ses annexes) qui forment un ensemble magnifique. Le sanctuaire de la déesse Istar et la salle du trésor, qui constituent le tiers de cet ensemble, se trouvaient un peu surélevés. On peut y accéder soit par la rue, soit de façon indirecte en passant par l'immense cour intérieure principale grâce à un escalier. L'entrée des deux temples secondaires se fait de l'extérieur par

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE
GALLIMARD / ELECTA

Christian Norberg-Schulz
ARCHITECTURE BAROQUE

Christian Norberg-Schulz
ARCHITECTURE BAROQUE TARDIVE ET ROCOCO

Cyril Mango
ARCHITECTURE BYZANTINE

Francesco Dal Co, Manfredo Tafuri
ARCHITECTURE CONTEMPORAINE

Peter Murray
ARCHITECTURE DE LA RENAISSANCE

Seton Lloyd, Hans Wolfgang Muller
ARCHITECTURE DES ORIGINES

Robin Middleton, David Watkin
ARCHITECTURE DU XIX^e SIECLE

Louis Grodecki
ARCHITECTURE GOTHIQUE

Roland Martin
ARCHITECTURE GRECQUE

John D. Hoag
ARCHITECTURE ISLAMIQUE

Paul Gendrop, Doris Heyden
ARCHITECTURE MÉSOAMÉRICAINNE

Mario Bussagli
ARCHITECTURE ORIENTALE

Enrico Guidoni
ARCHITECTURE PRIMITIVE

Hans Erich Kubach
ARCHITECTURE ROMANE

John B. Ward Perkins
ARCHITECTURE ROMAINE



A 15010 ISBN 2-07-015010 -0

260 FFtc

Extrait de la publication

Mur de la nécropole du roi Djoser, Saqqarah.
Droits réservés.